MANUSCRIT CORRIGÉ, avant publication. La version finale est publiée ici : Bernier, M. A. (2017). Belles-Lettres et antiphilosophie. Dictionnaire des anti-Lumières et des antiphilosophes (France, 1715-1815). D. Masseau. Paris, Honoré Champion: 180-183.

ANTIPHILOSOPHIE ET DEFENSE DES BELLES-LETTRES

Dans un *Essai critique sur l'état présent de la République des Lettres* qu'il publie en 1744, Lefranc de Pompignan*, évêque du Puy, déplore l'ascendant qu'exercent les idées nouvelles sur ses contemporains, pour mieux dénoncer la corruption du goût dont elles constituent, « par rapport aux Lettres, [...] une des sources principales ». Tous les défauts des écrivains modernes n'auraient même « d'autres causes qu'une philosophie mal entendue », qui introduit dans les textes des « tours singuliers, qui étonnent par leur hardiesse », et des « pensées énigmatiques […] qu'on méprise après les avoir devinées » (Lefranc de Pompignan : 1744, p. 8-9). Ces critiques n'ont rien d'original. Ces « tours » et ces « pensées » renvoient aux termes les plus communément associés aux productions du bel esprit ou, plus généralement, de l'esprit, c'est-à-dire de cette faculté dont procèdent les agréments du langage et qui multiplie les expressions enjôleuses ou mutines susceptibles d'entraîner les cœurs et de les séduire. Voltaire ne dit d'ailleurs rien d'autre dans l'article qu'il consacre à cette question dans l'*Encyclopédie*. L'esprit y est défini comme une « raison ingénieuse », autrement dit, comme la faculté que mobilise un art de penser et de dire attentif à surprendre et à plaire par des saillies promptes et imprévues, par un foisonnement de traits et de bons mots permettant tantôt de séduire son interlocuteur, tantôt de briller en le raillant (Voltaire : ([1754] 1777, p. 39). Aussi Lefranc de Pompignan reprend-il les termes les plus convenus du discours antiphilosophique, lorsqu'il se porte à la défense des belles-lettres en soutenant que la plus grande faute des auteurs modernes consiste *à la fois* à embrasser la « philosophie de ces derniers temps » et à prétendre « que l'esprit puisse tenir lieu de génie et de goût ». C'est cette même topique qui se donne à lire dans les dictionnaires du temps. Dans son édition de 1702, le dictionnaire français-anglais d'Abel Boyer ne propose-t-il pas de traduire « libertin » par « *wit* », c'est-à-dire « bel esprit » ? À vrai dire, dès le XVII^{e} siècle, « cette liberté ingénieuse », où la recherche des agréments du langage exprime l'attrait qu'exercent les plaisirs, « apparaît [...] comme l'équivalent rhétorique du libertinage moral et de l'incivisme politique » (Fumaroli : 1980, p. 692). Au siècle des Lumières, il s'agit d'un lieu commun s'affirmant partout, depuis les romanciers libertins – « l'esprit […] fait sentir que son éducation a été soustraite aux préjugés », écrit Crébillon fils dans le *Tanzaï* ([1734] 1740, p. 247-248) – jusqu'aux écrivains hostiles aux Lumières. Voilà, du moins, ce qu'invite à considérer un ouvrage comme *De la décadence des lettres et des mœurs* (1787), qui représente une ambitieuse synthèse des grands

thèmes du discours antiphilosophique sur les belles-lettres. Son auteur, Rigoley de Juvigny, y reprend la thèse suivant laquelle « la décadence des Lettres et du goût » procède des « écarts [...] dans lesquels le bel esprit et une philosophie insensée et trompeuse ont entraîné la génération présente ». Dans la mesure où le « bel esprit a été dans tous les temps le précurseur de la fausse philosophie […], leur alliance […], funeste aux Lettres, au goût et aux mœurs » (Rigoley de Juvigny : 1787, p. 1 et p. 324), y est donc dénoncée avec énergie, comme le font, du reste, la plupart des adversaires des Lumières dès lors qu'ils se portent à la défense des belles-lettres. « La négligence de consulter l'Antiquité pour courir après le bel esprit », résume à son tour l'abbé Bergier*, a été « dans tous les temps la première cause de la décadence du bon goût » ([1753], p. 997).

De fait, si la critique littéraire d'inspiration antiphilosophique reprend si volontiers cette topique, c'est avant tout parce qu'elle conçoit l'aventure historique dans laquelle le siècle est engagé comme un processus de décadence*, l'« alliance funeste » entre le bel esprit et la philosophie en étant à la fois l'expression la plus caractéristique et la preuve la plus manifeste. Cette conviction tient, pour l'essentiel, au sentiment de la valeur exemplaire des lettres classiques, lui-même indissociable d'un parallèle entre les Anciens et les Modernes, qu'on établissait sur une comparaison systématique et, pour ainsi dire, filée entre l'Antiquité classique et la France du Grand Siècle, d'une part, les lettres latines de la décadence et le XVIII^e^ siècle, d'autre part. C'est de cette manière d'envisager la critique du temps présent en fonction d'une conception des belles-lettres ancrée dans le souvenir magnifié de l'Antiquité classique et du Grand Siècle que témoigne, par exemple, un petit ouvrage que le chanoine Antoine Gachet d'Artigny fait paraître sous le titre de *Relation de ce qui s'est passé dans une assemblée tenue au bas du Parnasse pour la réforme des belles lettres* (1739). Ici, à « ces grands génies » du XVII^e^ siècle, à « cette noble simplicité, si vantée dans les bons auteurs du siècle d'Auguste et de Louis le Grand » succède « un style affecté », celui que pratiquent justement les auteurs d'un siècle qui se prétend éclairé, mais où « le bon goût se perdit peu à peu » en raison de la vogue de ces « faux brillants, source ordinaire de la décadence des beaux-arts » - et l'auteur de conclure en observant qu'« on appela ce langage avoir de l'esprit » (Gachet d'Artigny : 1739, p. 47). Le *Discours sur l'éloquence* que prononce l'abbé d'Olivet à l'Académie française en 1736 défend la même thèse, en imputant également « la chute de l'éloquence » aux jeunes auteurs d'un siècle corrompu qui, marchant « dans une nouvelle route, inconnue à nos pères », prennent pour guide le siècle de Néron et de Trajan et non plus « la saine Antiquité » (Olivet : 1736, p. 19). De même, dans la préface qu'il donne à sa traduction du *Traité de l'orateur de Cicéron*, l'abbé Colin dénonce à son tour, parmi les auteurs du XVIII^e^ siècle, « une

secte de nouveaux écrivains » qui a si bien rempli ses ouvrages de jeux d'esprit, « de métaphores outrées et […] d'épigrammes artistement arrangées », que « l'éloquence française est menacée de la même décadence dont Quintilien se plaignait autrefois » (Colin : 1737, p. 12).

Avec ce rappel de la figure de Quintilien s'affirme, en même temps, l'une des postures qu'adopte le plus fréquemment la critique antiphilosophique lorsqu'elle entend s'opposer à la déliquescence du goût (voir Munteano : 1967). Dans ce combat contre la corruption qui menace les belles-lettres d'une décadence « capable de replonger la langue française dans son ancienne barbarie » (Gachet d'Artigny : 1739, p. 47), l'adversaire des Lumières s'imagine même volontiers tel un nouveau Quintilien, comme le fait encore et toujours, à l'autre extrémité du siècle, Rigoley de Juvigny lorsqu'il dénonce le style de Voltaire :

> Nous n'ignorons pas qu'en disant […] notre sentiment sur cet homme célèbre, nous allons soulever tout le *Voltérianisme* déjà depuis longtemps prévenu contre nous parce qu'il nous regarde comme son ennemi personnel. Quintilien essuya le même reproche au sujet de Sénèque : sa justification est la nôtre : nous nous servirons des mêmes termes que lui. *On s'imagine non seulement que nous le condamnons par* humeur […]. À Dieu ne plaise. Notre zèle s'est allumé, *en voyant un déluge de vices inonder* toute la littérature et corrompre *l'éloquence. Nous avons résisté au torrent, et nous avons voulu rappeler un goût plus sévère. Or de tous les Auteurs*, Voltaire, *est presque le seul* […] que *les jeunes gens*, et un monde peu instruit, incapable même de juger, *admirent exclusivement* (Rigoley de Juvigny : 1787, p. 370 ; les italiques sont de l'auteur et désignent les passages directement tirés de Quintilien, *Institution oratoire*, X, 1).

Cette page est exemplaire à plus d'un titre. Observons d'abord que le jeu sur les caractères typographiques, où l'italique et le romain alternent, fait en sorte que le discours critique de l'antiphilosophe se rêve comme le simple contrepoint de celui de Quintilien. Remarquons ensuite qu'à la faveur de cette superposition des voix, les critiques qu'adressait Quintilien à Sénèque s'entremêlent à celles que formule Rigoley de Juvigny contre Voltaire, l'autorité de l'Ancien affermissant celle du Moderne. Cet imaginaire critique sollicite ainsi un art du parallèle qui, par delà l'intervalle des siècles, aperçoit sans cesse dans l'événement présent l'image en miroir d'un souvenir historique inscrit dans une très longue mémoire culturelle. Dans ce contexte, « les événements qui nous paraissent les plus singuliers dans les siècles où nous vivons ne sont que le retour des mêmes phénomènes ramenés par la révolution des temps » (Séran de La Tour : 1757, p. 19). En ce sens, le thème de la décadence des belles-lettres, si cher aux antiphilosophes, a partie liée avec la très vieille conception cyclique de l'histoire, c'est-à-dire avec un régime d'historicité en fonction duquel « toutes les nations du Monde » semblent rouler « dans ce cercle : d'abord, elles sont barbares ; elles conquièrent, et elles deviennent des nations policées [...] ; la politesse les affaiblit ; elles sont conquises et redeviennent barbares » (Montesquieu : 1899, Pensée 236*[1917. III, f° 148], p. 114). Mais si conception cyclique de l'histoire et discours sur les belles-lettres se trouvent étroitement associés, il reste que toute la floraison de parallèles qu'inventent les

adversaires des philosophes ne s'intéresse au passé qu'en faveur d'une entreprise dont la vocation est moins historiographique que rhétorique.

C'est que le parallèle historique et critique est un dispositif essentiellement oratoire qui a d'abord pour fonction d'approvisionner en thèmes, devenus rapidement topiques, le combat que mène la critique littéraire antiphilosophique en faveur de la défense des belles-lettres. Propice à des rapprochements polémiques, cette topique se fixe dès le premier tiers du siècle, comme l'attestent les *Trois lettres sur la décadence du goût* dans lesquelles Rémond de Saint-Mard met en parallèle Ovide et Sénèque, auteurs qui ont « gâté l'éloquence romaine », avec Houdar de La Motte et Fontenelle, deux hommes qui « ont gâté le goût en France […] par les mêmes voies » (2001 [1734], p. 754 et 756). À la fin du siècle, on lit encore que, si « le bel esprit Ovide » donna « la première atteinte au bon goût » et « prépara le triomphe de Sénèque » sur les ruines du siècle d'Auguste, Fontenelle forma de même Voltaire, cet « autre Sénèque » qui, à son tour, corrompit les belles-lettres (Rigoley de Juvigny : 1787, p. 324 suiv. et p. 350 suiv.). Dans tous les cas, on s'aperçoit qu'à l'occasion de ces parallèles incessants, le premier personnage annonce la figure du second, mais de telle sorte que l'exemple antique constitue un lieu de mémoire qui confère un sens au présent en fonction d'un passé conçu à l'image des conflits actuels. Autrement dit, en paraissant sous la figure d'un auteur ancien, chaque écrivain des Lumières se trouve investi dans un discours critique où prévaut une logique oratoire de l'analogie et de l'effet de sens, que le parallèle met au service d'une intelligence stratégique. Ce dispositif mérite d'autant plus l'attention qu'à l'exemple de toute topique, il investit l'ensemble du discours critique sur les belles-lettres, les philosophes eux-mêmes y recourant, soit pour en reprendre les termes, comme le fait d'Alembert dans le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* - « le siècle de Lucain et de Sénèque » a succédé immédiatement « à celui de Cicéron et de Virgile, et le nôtre à celui de Louis XIV » (1751, p. xxxii.) - soit pour le contester. C'est le cas notamment de Diderot qui, dans son *Essai sur les règnes de Claude et Néron*, assimile la figure de Sénèque à celle d'un homme des Lumières, de manière à observer « que les ennemis de nos philosophes ressemblent quelquefois merveilleusement aux détracteurs de Sénèque », ce parallèle l'invitant ensuite à faire l'apologie de sa prose « précise, vive, énergique, serrée ». (Diderot : [1778-1780] 1875, p. 179 et p. 195). Presque dans les mêmes termes et quelque vingt ans plus tôt, Palissot de Montenoy*s'en prenait déjà à cette prose qui, cherchant à « jouer la concision et le style nerveux », serait l'expression par excellence de « cet étrange bouleversement dans les idées » qui parut « la preuve d'un [...] *siècle philosophique* » (Palissot de Montenoy : [1760] 1971, p. 271). En regard de cette topique partagée, le discours critique que tiennent les adversaires des philosophes sur les belles-lettres offre ainsi un

nouvel exemple de la manière dont les marges des Lumières participent pleinement de la dynamique qui anime la vie culturelle du XVIII[e] siècle.

Marc André BERNIER
Université du Québec à Trois-Rivières

ÉLEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

BERNIER, Marc André, « Les Lumières au prisme de la décadence des lettres et du goût », dans Thierry Belleguic, Éric Van der Schueren et Sabrina Vervacke (dir.), *Les songes de Clio. Fictions et histoire sous l'Ancien Régime*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « République des Lettres », 2006, p. 201-214.

FUMAROLI, Marc, *L'âge de l'éloquence. Rhétorique et* « res literaria » *de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Librairie Droz, 1980.

MUNTEANO, Basil, « Quintilien dans la "Querelle". Les "nouveaux Sénèques" et le "retour à l'antique" », *Constantes dialectiques en littérature et en histoire : problèmes, recherches, perspectives*, Paris, Didier, coll. « Études de littérature étrangère et comparée », 1967, p. 180-183.